Document generated on 07/15/2025 3:48 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Alexandre Faustino, Claudine Bertrand, Luc LaRochelle

Jocelyne Felx

Number 118, Summer 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37105ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Felx, J. (2005). Review of [Alexandre Faustino, Claudine Bertrand, Luc LaRochelle]. *Lettres québécoises*, (118), 44–45.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

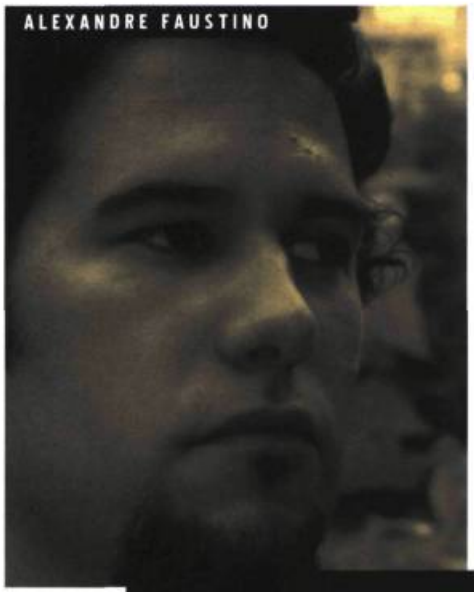
JOCELYNE FELX

Alexandre Faustino, *Sa beauté carcérale*, Montréal, Poètes de brousse, 2004, 72 p., 15 $.

Poudre d'ange

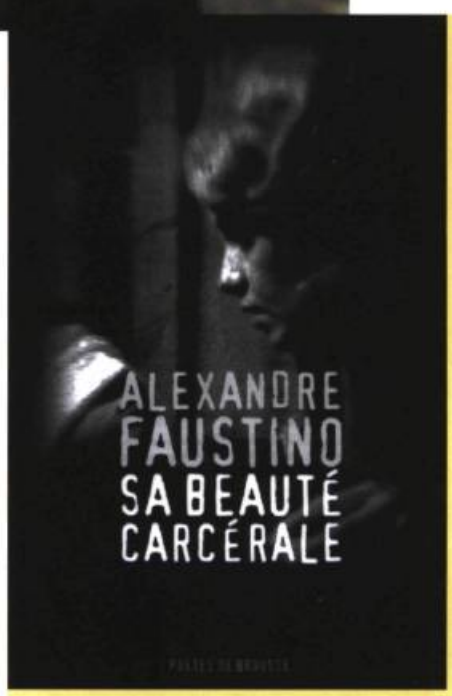
L'interdit, la transgression, l'excès.

Où situer avec exactitude dans la poésie contemporaine la révolution poétique ? Peut-on voir une ultime mutation du rapport de l'humain entre le réel et l'œuvre dans la manière crue qui caractérise la nouvelle vague poétique ? Le jeune poète Alexandre Faustino ouvre une fenêtre sur des modèles sociaux valorisant la violence et la délinquance. C'est la capacité de l'homme social contemporain à s'autodétruire qu'éclaire le poète. Mais, au delà de toute référence mimétique au réel, sa poésie est-elle novatrice ?



UN FAUST MODERNE

Dans *Sa beauté carcérale*, Faustino fait entendre, avec une obstination aiguë, l'écho tragique de la folie destructrice d'êtres sans visage. D'entrée de jeu, son nom, qui m'a semblé une dérivation de celui de Faust, et le titre de son livre orientent la lecture. Le pôle fascinant de la mort, l'aura du mystère et un petit côté dangereux inspirent le poète. Le style « gothique », la mode satanique dans la musique et l'essor de l'occultisme, en vogue chez les jeunes, planent sur l'ensemble du recueil. D'ailleurs, sous certains angles, tel un émule du Christ, le poète privilégie l'impossible éprouvé dans le supplice : « quand me décernera-t-on / le baptême des douleurs » (p. 23). De l'intention qu'indique le titre de transposer le mal en beauté, les poèmes portent la trace.



ACIDE, HEROÏNE, JUNK

Le caractère paroxystique de cette poésie repose principalement sur la revivification de l'oxymore et de l'antithèse. Faustino unit l'amour à l'ivresse, comme le font éternellement les poètes, mais à la moderne, en introduisant scandaleusement dans la poésie le thème de la toxicomanie. Dans sa poésie coexistent le criminel, le pathologique, le biologique et le religieux :

Extirpe les loups de la plaie
Lorsque les drogues rousses
acerbes volatiles
se campent à ses naseaux de junkie
ses plaisirs se gorgent de cire et d'hydromel
le cœur menotté
à quand la perfusion d'Indochine
et les baisers vinaigrés des clients ?
il marine au cœur des ondes chrétiennes
dans le commerce des femmes (p. 41)

On imagine entre les lignes une petite pègre et ses tripots où l'on fume et l'on se prostitue. Tous les écarts que le poète cultive ne sont pas esthétiquement valables, il s'en faut de beaucoup. Mais il emprisonne au détour d'un vers, d'un poème, l'émotion d'un instant saisi et transfiguré dans une image, saisi et emporté dans une incantation, appartenant encore à la vie des paumés et y échappant pour ne plus être qu'à la vie de l'art.

Distorsion des perceptions, euphorie, introspection, hallucinations déplaisantes ou terrifiantes, sentiments terrassant d'anxiété, sensibilité réduite à la douleur, comportements hostiles ou violents, traduisent la complexité des territoires émotionnels abordés. Si Faust est le symbole de la condition humaine et de son écartèlement permanent entre le mal et le bien, le nom du poète suggère assez curieusement une mise en abyme du recueil.

POÈTE MAUDIT

À travers la déperdition constante du niveau normal de la réalité, Faustino donne à lire de belles pages dont celle du poème éponyme. Ces deux vers : « elle me disait : tu as les mains humbles / on dirait deux crèches » (p. 12), m'ont émue. Moins une confession ou les états d'âme d'un individu particulier, ce livre est avant tout une écriture qui reflète notre époque fièrement « sale » (p. 32) et aveugle à la réalité de l'objet tel qu'il est dans sa vérité. Non organisés en sections, les cinquante-deux poèmes de *Sa beauté carcérale*, dont six seulement sont titrés, se suivent et possèdent une unité de ton. Les derniers vers du livre et l'incipit se font pendants, établissant ainsi une relation évidente entre le natal et le carcéral. Qui plus est, ce lien révélé par l'architecture circulaire du recueil a trait à la naissance du poète :

Accouchée dans les astres mous
ma mère n'hésita pas
lorsque le médecin lui proposa
de franchir son col (p. 9)
je suis né ainsi par la seule force
de phénomènes fracassés
un délit que vous regrettez déjà
je vous emmène où il fait froid (p. 61)

FALSIFICATIONS ET DÉVASTATIONS

Le fond est effet de la forme chez Faustino. Les allitérations et les tropes sont des propriétés substantielles de son écriture. Dans l'arsenal des moyens utilisés, la pléthore d'épithètes pas toujours heureuses, tant s'en faut, participe d'une volonté de dislocation de la forme. Sous cet aspect, la poésie de Faustino apparaît, par rapport à la norme, comme une forme de pathologie du langage.

Esbroufe ou logomachie que ce livre ? Plutôt un pari risqué. Mais l'approche poétique du social et son chant au fort pouvoir d'évocation personnelle retiennent l'attention. Qui plus est, le jeune poète de vingt-sept ans a conscience de la nature « linguistique » de son art.

Claudine Bertrand, *Chute de voyelles*,
Montréal/Gémenos (France), Trait d'union/Autres temps, 2004, 98 p., 21,95 $.

L'opération de l'art

Sa vie obéit à l'attraction des livres.

Une double tension commande l'œuvre de Claudine Bertrand : la quête amoureuse mêlée à une passion pour la poésie. Les poèmes réunis dans *Chute de voyelles* expriment sous une forme allusive les déchirements du couple. Chez Bertrand, le thème de la sexualité est capital. Il sert de charnière aux stratégies les plus variées dans les relations de pouvoir entre l'homme et la femme.

MOBILITÉ DE L'EXPRESSION

Bertrand transfigure en poèmes des moments sentimentaux bouleversants. L'épisode qu'elle évoque dans son plus récent recueil appartient à sa vie la plus intime. La poète fait de l'art avec la vie. Mais elle exalte aussi l'art en émaillant ses textes de références de lectures. Çà et là, elle force les alliances comme dans ces vers de *Chute de voyelles* qui nous font nous remémorer « Le pont Mirabeau » d'Apollinaire : « Sous le pont / coulent son sang / et la scène » (p. 85). À cet égard, je n'ai pu m'empêcher de voir dans son titre énigmatique la rencontre du thème biblique de la chute et du poème « Voyelles » de Rimbaud.

L'opération de décryptage, qui généralement dans ses œuvres enrichit le plaisir de la lecture, m'a ici paru lassante. C'est d'autant plus dommage que ce brouillage lié à l'intertexte ou à d'autres figures de rhétorique, entre le mutisme, le cri et la « vendetta » (p. 55), traduit une souffrance physique autant que psychologique. On pense alors à la chute de pression liée au souffle coupé d'une défaillance cardiaque.

AUTHENTICITÉ ET MANIÉRISME

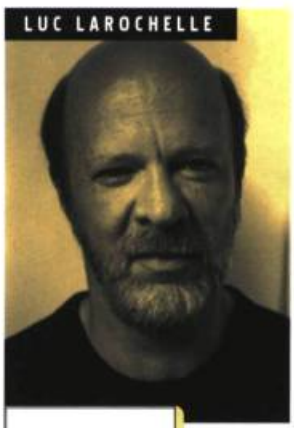
J'aime que l'écriture de Bertrand soit un acte spontané tourné vers l'en deçà primitif d'avant la réflexion ; retour au chaos, à l'esprit sauvage. Chez elle, le poème est appel ou soudure avec ce qui se passe. Il revêt un aspect « coup de force » ou acte réflexe. Dans *Chute de voyelles*, la composante agressive me rappelle Médée devant Jason, dans la tragédie *Médée* d'Euripide. Son œuvre contredit cette phrase du recueil *Le corps en tête*, paru en 2001, aux Éditions L'Atelier des Brisants, et qui lui valut le prix Tristan-Tzara : « Elle se livre telle quelle, sans aucun fard. Tant pis pour ceux que gêne une subjectivité sur le vif. Il faut que la vie soit la vie. » (p. 89) Plus justement, la poète ne dédaigne pas les travestissements baroques de la vie narrée.

Luc LaRochelle, *Ni le jour ni la nuit*,
Montréal, Triptyque, 2004, 88 p., 16 $.

L'odyssée des pénélopes ou les infortunes du couple moderne

Dans son premier recueil de poésie, Luc LaRochelle explore l'univers intime où se nouent et se dénouent les liens amoureux. Il embrasse le point de vue des hommes ébranlés par le féminin et par l'*American Way of Life* d'une société qui fonctionne dans une demi-conscience d'elle-même.

L'EAU ET LE FEU



Ni le jour ni la nuit est le récit à demi-mot d'un amour détruit. Si LaRochelle y évoque le mirage des infinis dépassements entretenus par la femme moderne, en contrepartie, il aborde la raideur des habitudes d'esprit d'hommes englués dans les expériences familières : « des hommes aux lèvres brûlées / montaient vainement la garde / alors que les femmes couraient vers la mer » (p. 13). En clair, ici, l'attribut de la force et le rôle protecteur masculins ne se présentent plus comme des vérités fondamentales. À cet égard, passant d'une perspective collective à une perspective individuelle, devant les femmes qui « ont pris le large » (p. 14), La Rochelle écrit ironiquement : « j'aurais dû savoir / que tu aimais la guerre » (p. 15). Ce poète sait dire avec justesse et subtilité des choses qui ne sont pas agréables sur le couple.

PAROLES DE FEMMES

La coexistence des hommes et des femmes est souvent pleine de contradictions, de tensions et d'explosions. Dédramatisant le tumulte ambiant qui l'affole, LaRochelle écrit : « ne pas rechercher l'odeur des fruits / pour retrouver le goût / des femmes sans paroles » (p. 23). Aller les yeux fermés, vouloir ignorer les choses démentent l'idéal : « *I lie, on my back or otherwise / for any truth has long escaped me* » (p. 52). Élevé à ce degré de lucidité, le discours est une blessure qui frôle le pessimisme, le nihilisme et le vide intérieur. Dans un monde où l'impermanence est la loi, le titre du recueil traduit bien la désorientation et la souffrance suscitées par la rupture amoureuse.

L'art de l'image et surtout l'ellipse comme dissolution voulue de l'illusion romanesque servent l'écriture allusive et poétique de LaRochelle. Au demeurant, celle-ci m'est apparue plus fine et plus dépouillée que bien des livres actuels sur le sujet, nonobstant des poèmes plus faibles dans la troisième partie. La Rochelle pratique avec bonheur l'ironie autocritique. Souvent imagé, son livre traduit sobrement les points de fragilité de la « conjugalité » moderne.